ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'INDE

JOUVEAU-DUBREUIL
A
PONDICHÉRY

Discours prononcé le 29 Avril 1953
à la Distribution des prix du Collège Français
par M. J. RENAULT, professeur de Lettres

Préface de Monsieur le Gouverneur A. MÉNARD
Commissaire de la République

PONDICHÉRY
IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT
1953

ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DANS L'INDE

JOUVEAU-DUBREUIL

A

PONDICHÉRY

Discours prononcé le 30 Avril 1953
à la Distribution des prix du Collège Français
par M. J. RENAULT, professeur de Lettres

Préface de Monsieur le Gouverneur A. MÉNARD
Commissaire de la République

PONDICHÉRY
IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT
1953

G. JOUVEAU - DUBREUIL

(1er Janvier 1885 - 14 Juillet 1945)

INDE FRANÇAISE

LE COMMISSAIRE
DE LA
RÉPUBLIQUE

Pondichéry, le 18 mai 1953.

Cher Monsieur RENAULT,

J'apprends avec satisfaction que le Service de l'Enseignement a décidé de publier le beau discours que vous avez prononcé, le 29 Avril, à l'occasion de la distribution des Prix du Collège Français.

Sans avoir personnellement connu le Professeur JOUVEAU-DUBREUIL, vous aidant de documents et surtout des témoignages oraux de ceux qui l'avaient connu et apprécié, vous avez réussi la gageure d'évoquer, de façon émouvante et précise, l'attachante figure de votre regretté collègue. Il était bon qu'un tel hommage fût rendu à cet homme de science et de bien dont le souvenir à Pondichéry se doit de demeurer vivant.

Homme de science, JOUVEAU-DUBREUIL le fut par tradition familiale, par goût de la recherche désintéressée, par une immense curiosité qui l'amena lui, professeur de physique, à devenir à la fois l'un des maîtres incontestés de l'archéologie indienne et l'historien pénétrant et lucide de la grande époque des Indes Françaises. Sa vaste culture, servie par une intelligence aiguë, par une imagination toujours en éveil, n'était jamais en défaut. Et ceux—dont je fus—qui eurent le privilège d'assister à ses causeries familières n'oublient certes pas l'ardeur juvénile, la conviction avec lesquelles JOUVEAU-DUBREUIL développait, pour ses auditeurs ravis et parfois

étonnés, des thèses qu'on eut pu croire excessives et paradoxales, jusqu'au moment où d'incontestables preuves venaient démontrer la justesse des idées qu'il avait lancées.

Cet homme était un inventeur, au sens latin du terme. Il laisse derrière lui une œuvre qui ne périra pas. Et c'était également un homme de bien. Votre discours porte témoignage de maints traits qui attestent la grande bonté, le total désintéressement de ce savant aussi modeste que généreux.

Ces qualités de cœur, qui s'imposaient à l'évidence, lui ont valu l'estime affectueuse de tous ceux qui l'ont approché ; aussi sommes-nous nombreux ici à vous être aujourd'hui reconnaissants d'avoir, sur les lieux mêmes où s'exerça pendant plus de 27 ans sa féconde activité, su faire revivre la grande ombre de Gabriel JOUVEAU-DUBREUIL à qui notre Collège et Pondichéry doivent tant.

Veuillez agréer, cher Monsieur RENAULT, l'assurance de mes sentiments les plus cordiaux.

Signé : A. MÉNARD.

Remercier tous ceux qui nous ont fourni aide et documents, tous ceux qui, par leurs conseils et leurs encouragements, ont contribué, au cours du dernier trimestre scolaire, à la composition de cet hommage, est malheureusement impossible dans le cadre forcément réduit d'un simple « discours de distribution de prix ».

Personne ne se méprendra sur le sens de l'exorde : ils sont encore très nombreux ceux qui dans l'Inde comme en France, conservent une gratitude émue à la mémoire de Jouveau-Dubreuil.

Pressé par le temps, nous n'avons pu entrer en relation avec tous.

Que l'on veuille bien aussi nous excuser de n'avoir pas, à loin près, cité tous les noms de ces pieux amis.

En préparation : Edition annotée.

Mes lames,

Messieurs,

Déjà de ceux qui furent ses élèves, ses amis, ses compagnons de travail, ses maîtres, beaucoup ne sont plus.

Il est grand temps de prononcer l'éloge de notre collègue.

Fort heureusement, les hommes de cette qualité ne disparaissent jamais complètement : ils continuent d'exister non seulement dans le souvenir de ceux qui leur furent proches, mais dans leur œuvre, dans leurs lettres, dans leurs notes personnelles.

A lire les pages où DUBREUIL fait courir sa grande, claire et noble écriture noire, qui ne sentirait l'extraordinaire et joyeuse vitalité de sa nature expansive et généreuse ! Il faudrait être de pierre et l'on sait qu'à sa voix, les pierres elles-mêmes s'animaient.

Là est ma justification. J'ai tenté de retrouver notre collègue à travers votre mémoire et votre affection, à travers ses ouvrages, à travers ses écrits, sa correspondance.

Ni archéologue, ni historien, je n'avais pas qualité pour juger l'œuvre. Il est toutefois possible d'en donner un aperçu, si bref, si incomplet soit-il.

Il convenait, aussi bien, de m'effacer et de laisser la parole aux contemporains, aux spécialistes, à DUBREUIL lui-même.

Tel est aujourd'hui mon propos.

Puissé-je inspirer, mes chers amis, à ceux d'entre vous qui, comme moi, ne l'ont pas connu,
la même sympathie,
la même déférente estime,
la même admiration
que j'éprouvai moi-même,
lorsque, remuant ses reliques, au pays qu'il a le plus aimé,
j'ai senti,
présente et vivante,
l'âme enthousiaste de notre éminent collègue
archéologue, voyageur et historien,
humaniste et honnête homme,
poète et surtout grand cœur :
le professeur **Gabriel JOUVEAU-DUBREUIL.**

Monsieur LE GOUVERNEUR,

MESDAMES,

MESDEMOISELLES,

MESSIEURS,

MES CHERS AMIS,

S'il faut en croire un « Bulletin individuel » rédigé de sa main, c'est le 10 octobre 1909 que Gabriel Jouveau-Dubreuil fut nommé au Collège Français, alors Collège Colonial de Pondichéry.

Il serait trop long de rappeler la jeunesse et les origines du nouveau professeur.

Disons simplement que, né à Saïgon le 1er janvier 1885, il avait, après une enfance parisienne, poursuivi ses études secondaires à la Guadeloupe où sa famille était de longue date installée.

A ses élèves, il avouera ses échecs répétés à l'examen du baccalauréat. Je me permets toutefois de soupçonner ici, sous le couvert de l'humilité, une excessive... compassion. Nous savons qu'il avait manifesté de très précoces dispositions pour la physique et la chimie et, sous la rubrique « Baccalauréat de l'Enseignement Secondaire », un quotidien publie, en tête de liste, le nom de Gabriel Jouveau-Dubreuil suivi de la mention A. B. L'honneur au moins est sauf.

On nous dit qu'il prit ses inscriptions à la Faculté des Lettres de Paris, mais c'est une licence ès-Sciences (physique et chimie) qu'il obtint en 1908. L'homme n'a pas fini de nous surprendre.

Ennemi de tout conformisme par tempérament, original par nature et par humour, il ne saurait pourtant se satisfaire de la solitude. Sa personnalité n'est

pas de celles qui plient ou se soumettent, à peine de celles qui s'adaptent, mais son épanouissement sollicite de l'entourage compréhension et sympathie « Dans mon esprit un saint tout seul, ça n'existe pas ».

Il faut croire que le milieu pondichérien lui est favorable puisque après un premier séjour de 3 ans, il revient 4 fois dans l'Inde et peut compter, à la fin de sa carrière, 27 ans de présence effective dans la cité de Dupleix.

Je pense, à l'hommage délicat que lui a rendu Mme Robert Gaebelé, présidente de la Société de l'Histoire de l'Inde Française : « Pondichéry fut la maîtresse adorée de ce grand enfant de génie, qui dès les premiers jours de son arrivée lui voua un culte passionné qui ne se démentit jamais ».

— Rien n'est plus vrai : chez cet homme de 24 ans qui, toute sa vie, devait conserver quelque chose de l'adolescence, c'est le cœur qui commande, quelle que soit la ténacité ou la force de l'intelligence.

* * *

— Plusieurs photographies, vos souvenirs surtout, mesdames et messieurs, permettent d'esquisser un portrait :

— Sur des larges épaules, une tête qui s'impose immédiatement à l'attention :

— Nez bien fait non dénué de noblesse, bouche bien fendue de parleur impénitent, aux lèvres fines, serrées dans un provisoire silence — menton un peu mou, peut-être, mais creusé d'une spirituelle fossette.

— Bel équilibre d'une physionomie qui doit être mobile, où le front l'emporte par ses dimensions au-dessus de la ligne nette mais peu ombrée des sourcils.

— Derrière des lorgnons d'un verre très épais, des yeux à fleur de paupière — leur teinte est d'un bleu gris presque passé, presque terne comme il arrive souvent chez les myopes. Le regard semble à la fois sourire et rêver mais il s'illumine brusquement de l'intérieur devant l'intérêt, la beauté du spectacle ou quand frémit la bouche sous l'enthousiasme de la parole.

— Alors le grand corps s'anime et les grands bras s'agitent comme pour éparpiller dans l'atmosphère le débit de l'improvisation.

Nous savons tous qu'il existe une légende du professeur Jouveau-Dubreuil. Il eut été capable (mais de quoi n'eût-il pas été capable, excepté de blesser autrui ?) de composer et d'écrire un livre sur l'enseignement, un livre très personnel certes, où le lecteur eût appris les moyens d'intéresser, de séduire et d'entraîner un jeune auditoire ; mais l'art qui sans conteste eût le mieux convenu à son naturel, c'est, de maître à élèves, un art de fraternelle camaraderie.

Je me suis laissé dire qu'en toute sa carrière, il ne punit jamais... ou presque, — lorsqu'on lui parlait de consignes et autres mesures de coercition inventées pour punir les fredaines des écoliers : « ils sont si gentils! » répondait-il.

Bien sûr, ils étaient charmants .. ils le sont toujours... encore serez-vous d'accord avec moi, mes chers amis, si je tiens pour certain qu'il faut compter avec votre malice ; vous ne détestez pas pouvoir dire de l'un de vos maîtres, selon l'expression localement consacrée :

« Il a passé misère avec nous ».

Et sans vouloir faire rougir vos anciens, je pense pouvoir affirmer que la tradition, du temps de notre collègue, était déjà solidement établie.

Toutefois, à malin malin-et-demi. Il avait, lui aussi, plus d'un tour dans son sac...

Si bien qu'il régna très vite, dans les classes de Dubreuil une atmosphère de compétition très... familiale et de conversations très... diverses...

... laquelle du reste semblait ne pas lui déplaire:

« Mais qu'avez-vous donc, aujourd'hui? ... Vous ne dites rien...?». s'écriait-il, désespéré, lorsque planait sur la classe un silence inattendu.

— Aussi bien ses compétences étaient-elles reconnues... que dis-je reconnues? admirées de ses élèves et de ses supérieurs éblouïs par tant de savoir et de facilité.

Il n'était pas rare de le voir, à la sortie d'un cours de sciences naturelles, entrer dans une classe de mathématiques. De là, une heure plus tard, à grandes et rapides enjambées, il se rendait en classe de physique. Mais l'après-midi, le titulaire défaillant, il occupait aussi aisément une chaire de lettres.

A de certains moments, sa disponibilité tenait du prodige. On ne savait d'où il tirait ses connaissances.

Et l'étrange, c'est que ce diable d'homme (il m'eût pardonné l'expression!) réussissait à traiter le sujet imposé:

« Géométrie?

Bon!

où en êtes-vous?»

Il se recueillait un instant et sa belle et grande voix s'élevait, sûre d'elle; des courbes harmonieuses, des droites impeccables sortaient d'une craie magique..

« . . .Ce qu'il fallait démontrer ». Victorieusement projetée, la craie s'écrasait au tableau.

« Et maintenant, nous allons chanter...! ». Dame ! ne fallait-il pas se divertir ?

Soudain, aux heures chaudes, le collège un peu assoupi s'éveillait aux accents d'une « Marseillaise » ou de « Jeanne la Lorraine » que chantait le chœur des élèves de seconde ou de première.

Les surveillants sursautaient, le comptable cessait d'aligner ses chiffres, les autres professeurs en profitaient pour reposer leur voix et le chef de service, selon son naturel, fronçait le sourcil ou souriait, compréhensif.

Il arrivait même que Dubreuil entonnât de vieux, très vieux chants tamouls et, prétend la tradition, avec le ton juste !

Bref : il lui fallait des disciples bien vivants ;

Aucun élève n'eût voulu le décevoir ;

Tout le monde fut donc satisfait.

Telle est du moins la légende.

« Mais les programmes ? » diront mes collègues ?

Mon Dieu ! les programmes ne semblent pas s'en être si mal portés. Le Brevet de Capacité Colonial venait récompenser ceux qui le méritaient.

On y retrouvait Dubreuil. — Ce n'était pas un examinateur féroce... Non ! mais il était juste.

Il savait même être inflexible quelquefois, par équité précisément. Avait-il la charge d'apprécier un candidat à l'un des ces concours qui ouvrent les portes de l'administration, alors il pesait, comparait la valeur des copies, avec un soin qui atteignait au scrupule — La note fixée, il demeurait sourd aux

sollicitations d'où qu'elles vinssent. Et ce fut l'occasion de quelques unes de ses courtes mais violentes colères — Frustrer un candidat méritant de la place qui lui revenait de droit, il ne l'eût pas toléré.

* * *

Ce n'est pas assez dire qu'il avait un cœur d'or. N'eût-il bénéficié de cette mémoire prodigieuse, de ce cerveau lucide, de cette imagination prompte à l'envol, Dubreuil fût encore demeuré exceptionnel par une absence totale d'égoïsme et par son inépuisable générosité.

Comme il arrive toujours, on en usa et surtout on en abusa : il payait des livres de classe, il payait des cahiers, il payait des rétributions scolaires dont la dette pouvait entraîner le renvoi des élèves pauvres.

Et cela était noble

Il payait... des chocolats... 40 roupies de chocolats !

Et cela était un peu ridicule.

Mais qu'est-ce que le ridicule ? Dubreuil l'ignora toujours.

Il ne s'en préoccupait pas plus que d'amasser.

Il soulagea ou contribua à soulager bien des misères. Je ne suis pas certain qu'on lui en sut toujours gré. Sa meilleure récompense fut sans doute la joie qu'il en éprouvait.

Jamais personne ne fut accusé par lui d'ingratitude.

Jamais personne ne l'entendit se plaindre.

Il semblait avoir été créé pour rire, chanter, déclamer, dessiner, travailler, se dépenser et dépenser en faveur des autres.

— Prodigue d'une fortune, réduite pourtant à ses seuls émoluments professionnels, il multipliait encore les dons plus précieux de son intelligence.

Il le faut dire, le fait est rare et les rivalités intellectuelles ne sont pas les moins féroces — Il dispensait ses connaissances car il en avait beaucoup... et c'est l'honneur de son esprit comme celui de son cœur.

Que de conseils, de suggestions par la parole et par l'écriture et dans les domaines les plus divers, à ses élèves, à ses collègues, à ses confrères, à ses amis, à tous...

Il était, dit Mme La Bernadie, dans la préface de son excellent livre « Le Vieux Pondichéry », « toujours prêt à faire profiter autrui d'une trouvaille ou suggérer une hypothèse »

Et tel archéologue indien, tel ancien étudiant français ou étranger sait encore combien doit sa carrière à la sollicitude toujours disponible et si éclairée du professeur Dubreuil.

Qu'il ait conquis tous les cœurs, c'est ce que vont répétant les chefs de services, les gouverneurs, tous ceux qui l'ont connu.

A vrai dire, quelquefois, ses interlocuteurs, habitués à son exubérance voire à ses gamineries, ignoraient qu'il les jugeait. Ils s'amusaient de sa volubilité et ne songeaient pas que sa bonhomie voilait une perspicacité profonde. La naïveté, si authentique soit-elle, ne va pas toujours sans finesse. Il est certain que, dédaigneux, ne serait-ce que par urbanité, de corriger l'incorrigible, Dubreuil, à grands éclats de rire, réduisait la sottise au silence.

En ville, on lui pardonnait son veston d'alpaga élimé, son pantalon flottant, et tous comptaient sur sa présence pour assurer le succès de la soirée.

Alors, revêtu du légendaire et prestigieux smoking qu'il entretenait amoureusement, le professeur Dubreuil avait belle allure ; sa faconde comme son savoir était intarissable et sa simplicité n'avait d'égal que sa délicatesse.

Dans la déclamation des vers romantiques sa belle voix rivalisait avec celle de son collègue Ténèbre, lui aussi, hélas ! disparu, 4 ans après Dubreuil, en 1949. et lui aussi unanimement regretté de ses élèves et de ses nombreux amis.

— Dubreuil adorait les fleurs mais il avait un penchant pour les roses et, de mémoire de maîtresse de maison, on ne le vit accepter une invitation qu'il n'envoyât une pleine brassée de roses à son hôtesse :

« Quand vient la mousson d'octobre, un sang rose circule dans les artères des rosiers et l'on voit rosir les pétales comme des joues de jeunes filles.

Et d'innombrables roses apparaissent au milieu du vert tendre des feuilles.

Même les épines sont vertes—et moins méchantes.

Alors c'est l'apothéose des jardins, et celles de mes politesses. Les dames reçoivent des paquets parfumés, en robe de blanc papier ».

Hélas ! en janvier, il est bien difficile à Pondichéry d'offrir la fleur chère à Ronsard ! mais Dubreuil ne renonce pas facilement : il « donne des ordres », il « lance un grand S. O. S. d'alarme ».

« S'il est entendu, continue-t-il, et si les rosiers ne sont pas devenus absolument stériles, je vous enverrai un paquet—sans doute moins gros que d'habitude mais avec—comme d'habitude—mes plus respectueux hommages ».

Quel tact ! On songe au jugement du chevalier de La Farelle cité par Dubreuil lui-même dans son livre : « M. Dupleix... un homme des plus galants et des plus polis du monde ».

Mais pour être honnête homme... et professeur, on n'en est pas moins savant. Dubreuil avait d'autres jardins à cultiver que ceux de la politesse mondaine.

Je voudrais que tous ici, vous puissiez voir cette table et ce fauteuil de travail dont il avait lui-même conçu et dessiné le projet. Cet austère confort, ce bonheur singulier mais rustique dans le choix des lignes et des plans... c'est tout Dubreuil... et il eût bien mérité le nom de « Vichittrachitta, » l'ingénieux.

Cet inlassable travailleur, levé souvent deux heures avant l'aube, veillait tard la nuit. Le matin, il rédigeait ; le soir, il lisait notant sur la page de garde du livre les références à utiliser le lendemain.

L'après-midi, le jeudi en particulier, il prospectait la campagne alentour de la ville.

Dans les villages les plus excentriques, sur la route d'Arikamédou, les chemins les moins carrossables, les promeneurs s'entendaient joyeusement interpeller. Au passage d'une « Jutka », cahotante derrière son poney fringant, ou bien dans la traditionnelle charrette tirée par son bœuf, ils apercevaient un grand corps comprimé, disloqué, écartelé au milieu d'une famille de paysans indiens : c'était Dubreuil qui se rendait à ses explorations ou à ses fouilles.

— Dès la fin de 1909, il entreprend une visite méthodique du Deccan.

Parfait connaisseur de la topographie et de la toponymie locales parfois fort compliquées, habile à se concilier l'aide des villageois méfiants ou craintifs, confiant en cette inégalable intuition qui est sienne, à travers monts et jungles, sans souci de la chaleur ni de la fatigue, il retrouve les pagotins délaissés, les inscriptions ignorées mais révélatrices. Qu'importe le mode de transport, qu'importe la nourriture ou le gîte ! Il dort plus d'une fois à la belle étoile.

On reste confondu devant l'inattendu et surtout le nombre, la valeur de ses découvertes.

Imaginez ses exclamations, ses cris de joie ; il observe avec passion car rien n'échappe à sa myopie ; il croque, photographie, compare, déchiffre, prend note ; son activité n'a de cesse. Il acquiert rapidement une abondante, précieuse, unique documentation.

Pour étudier l'architecture indienne contemporaine, il se rend aussi dans les temples en construction, interroge les ouvriers « sur le chantier même ». Les outils, les méthodes et les procédés de travail, tout l'intéresse. Il dessine et photographie « les pierres au moment où le ciseau les taille en forme de chapiteau, de larmier ou de corbeau ». Il « interroge les sculpteurs sur le nom de chaque motif, de chaque moulure ».

Et c'est ainsi que nait en 1912 sa thèse sur « l'Archéologie du Sud de l'Inde », qu'il soutiendra devant l'Université de Paris et publiera en 1914 au cours de son premier congé métropolitain.

*
* *

Il n'est pas question de donner une analyse complète de l'ouvrage. Mais il est de notoriété que Dubreuil est ici à l'origine d'une étude et de l'intérêt qu'elle soulève. S'opposant à l'opinion répandue de Sonnerat qui prétendait, à la fin du XVIII[e] siècle, que l'architecture n'était assujettie dans l'Inde à aucune règle, il démontre, de manière irréfutable, « qu'à chaque époque correspond un style et un seul ».

Bien plus : l'art dravidien est un art indépendant.

S'il doit son origine à l'art bouddhique d'Asoka, il se développe ensuite de façon presque autonome, insoucieux des invasions et des modes étrangères.

— Ce qui enthousiasme Dubreuil dans les temples, c'est la Vie - le grouillement des foules et les manifestations toujours actuelles de la vie religieuse,

sans doute, mais davantatage le mouvement, l'évolution, la palpitation et comme la danse ou le ballet de la pierre au cours des âges.

—Et c'est en définitive à une fête, une fête indienne assurément, qu'il nous convie - la féerie de l'architecture dravidienne qui va durer plus de 10 siècles.

Issu du roc où il était d'abord creusé, le sanctuaire bondit vers le ciel en « Vimana » gigantesque, objet jaloux, comme à Tanjore, dû soin des sculpteurs et des architectes. Puis il s'atrophie en un pagotin « de quelques mètres de hauteur ».

L'embryon de « Gopuram » se ramasse sur lui-même, prend son essor à l'époque Chôla et jaillit glorieusement à Chidambaram. Bientôt, le peuple, la faune et la flore des sculptures, sans le déserter complètement, vont ramper, grimper, fleurir et danser à Canjeevaram sur les colonnes du « Mandapam », le reposoir des dieux.

Enfin à Madura, à Rameswaram, les innombrables piliers des longs corridors répercuteront longtemps les pieux échos retrouvés des premières cavernes.

Que ne puis-je vous faire assister à la libération du pilier pallava qui rejette son lien ou « torre » avant de métamorphoser en fer de lance défensif le serpent naga son geôlier,

à l'éclosion du chapiteau en fleur de lotus,

à l'envol des « Gandharvas », les petits génies des « Sept Pagodes, ».

à cette fantasmagorie de l'iconographie et de l'ornementation !

Tout a une fin, hélas! même la fête indienne — Car interviennent un jour, dans la construction des temples, la brique et la terre cuite. Elles remplacent le « matériau » noble entre tous, la pierre, évidemment plus difficile à travailler. Aussi n'en ont-elles pas la permanence.

Alors sous le soleil, sous la pluie, sous les vents de mousson, se disperse, s'éparpille, s'évanouit la féerie dravidienne.

Avouons que c'est bien dommage.

* * *

Il n'est pas insignifiant que la thèse de Dubreuil soit illustrée de photographies et de dessins éloquents. Nous l'avons dit, l'œuvre doit autant à l'observation qu'à l'intelligence. Elle représente tous les caractères d'une première et méthodique reconnaissance en secteur inconnu.

Lorsqu'en 1914, le nouveau docteur, dispensé par sa myopie des obligations militaires, rejoint Pondichéry, il jouit d'une excellente « base de départ » pour de futures conquêtes intellectuelles. Aussi, pendant la grande guerre, écrira-t-il une épopée bien à lui, une sorte de « légende des siècles du Deccan ».

Le 29 juin 1916 en effet, Dubreuil termine « les Antiquités de l'époque Pallava » (L.I. 1re Partie) — Le livre commence à la façon d'un roman de Balzac :

« Le voyageur qui suivait autrefois la route de Pondichéry à Madras rencontrait à mi-chemin, des monuments fort étranges...».

A l'étude de ces inconnues, les Temples—Rocs de Mahabalipuram, Dubreuil apporte un élément nouveau : l'observation des sculptures et de leur style. Méthode assurément féconde puisqu'elle permet de vérifier, parfois de corriger les données épigraphiques.

Du coup, il révèle, dès 1917, l'art et même l'histoire des anciens et « mystérieux » Pallavas.

— En juin 1919 il achève « l'Histoire Ancienne du Deccan » de 261 av.J.C. à 610 après, d'Asoka à Pulakesin II.

Quel souffle ! Certes, ces ouvrages peuvent paraître austères, mais sait-on suffisamment qu'ils ont été composés dans la joie ? Je ne trouve pas d'autre mot.

— Impossible de se représenter l'érudit à manchettes.

L'œuvre est de plein air : « Je suis allé... j'ai visité... je me suis rendu... » Il a tout vu, tout constaté avant d'en parler.

— L'œuvre est ardente : celle d'un Frère Jean des Entomeures, beau dépêcheur de chronologies, beau débrideur de généalogies, qui eût appliqué à l'étude toute la magnifique ardeur de son vigoureux tempérament.

Dans l'argumentation, la controverse ou simplement l'exposition, rien ni personne ne résiste à Jouveau-Dubreuil.

Il attaque, pousse de l'avant, démolit impitoyablement hypothèses et théories, déblaie avec ampleur ; mais c'est pour reconstruire et triompher... comme au tableau noir.

Je ne suis pas certain qu'il n'ironise pas quelquefois...

De l'érudition ? Oui certes, et de la meilleure, de celle sur laquelle on peut faire fond pour bâtir, fût-ce au prix des rectifications qu'impose le progrès de la science ; mais aussi de l'érudition vivante et créatrice.

Son entraînante conviction n'exclut ni la prudence, ni le sérieux, ni surtout la droiture — Ecoutez :

« J'avoue humblement que l'hypothèse que j'ai faite... est absolument insoutenable. J'avais supposé... je reconnais aujourd'hui que ce n'est pas possible ».

Telle est chez Dubreuil l'authenticité du savant.

— Alors sur les monceaux de ruines que recouvrait depuis des siècles la jungle de l'oubli, le lecteur voit surgir, par grands pans, derrière ces Temples-Rocs

qui en sont les reliques, la façade d'un édifice, inachevé certes, mais cohérent, déjà grandiose et harmonieux, l'édifice de la civilisation et de l'histoire des vieux peuples dravidiens.

Quelle belle Victoire ! Et que de beaux trophées !

Tel, pour n'en citer qu'un, ces admirables fresques Pallavas de Sittanavasal près de Puddukottai. Sans doute pensa-t-il devant cette charmante danseuse dont il reproduit le dessin d'un crayon sûr, aux fêtes de cour du roi Mahêndravarman I, ce telugu poète, musicien, architecte et administrateur qui apporta au pays tamoul, avec le goût des temples creusés dans le roc, « l'art des bouches de la Krishna ».

Il songea aussi, peut-être, à cette petite princesse marathe, fille du roi des nagas, qui entra par mariage, au IIIe siècle, dans la noble famille Pallava, fondant ainsi la dynastie de ce nom qui devait longtemps, longtemps régner, à Kanchipuram.

Le 22 mars 1924, dans un article du « Madras Mail » consacré aux « Etudes Historiques dans le sud de l'Inde, » maître T. G. Aravamutham (MT.LT.BL.) le numismate bien connu, rendait hommage à l'œuvre du Professeur Jouveau-Dubreuil en des termes qui doivent être répétés :

« Le Professeur Jouveau-Dubreuil dans le court espace de 3 ans, en a fait beaucoup plus que n'a pu faire l'archéologue officiel de Madras durant les 20 dernières années et cela sans bénéficier d'aucune des facilités ni des commodités dont jouit l'archéologie officielle ».

Jugement équitable — On sait que l'œuvre de Dubreuil doit tout à ses ressources personnelles, intellectuelles comme financières.

Bien qu'il ne cesse jamais de s'intéresser, de participer au développement des études indiennes, Dubreuil ne tarde pas à élargir sa vision du monde antique. Il porte maintenant son regard sur les grands courants d'échanges historiques, sur l'influence réciproque des civilisations. Nouveau caprice, dit-on ! Disons plutôt nouvelle passion, si l'on entend par là qu'il ne travailla jamais que dans l'enthousiasme. Car rien n'est plus facile à démontrer que la persévérante unité de son œuvre.

Dès 1921, sous le titre « l'inde et les Romains », il imagine le voyage d'un commerçant, environ l'an 30 av. J.C, de Rome jusqu'à Kolkhoi, ville du roi de Madura, par Bérénice, port d'embarquement sur la Mer Rouge.

— 1921-22, c'est l'époque des sensationnelles découvertes de Mohendjo-Daro et Harappa — Hanté par ce qu'il appelle « les belles fouilles scientifiques dont s'honore le début du XXe siècle », celles d'Evans en Crète, de Morgan à Suse, comment Dubreuil ne rêverait-il pas d'appliquer ses facultés de découvreur à quelque nouvelle, grande et noble tâche archéologique ?

Or, en 1924, au moment où M. Foucher vient, croit-on, de retrouver dans la vallée de Kaboul le site de l'antique Kapiça, dont s'était jadis emparé Cyrus, et peut-être aussi, l'emplacement de la fameuse « Alexandrie du Caucase », c'est à Jouveau-Dubreuil que la « Commission du Ministère de l'Education Nationale » fait appel pour donner l'élan, l'essor nécessaire à leur prospection. Inutile de décrire son allégresse ! Il profite des grandes vacances pour quitter Pondichéry où cette « affaire Afghane » demeure peu connue.

Hélas ! Il ne gagne pas sitôt l'Afghanistan qu'y éclate la révolution. Il lui faut revenir sans avoir pu suivre la vieille route des caravanes, celle de la Bactriane aux Indes et des pèlerins chinois et sans avoir pu donner le premier coup de pioche à ces fouilles

prêtes à livrer, selon lui, « les images marmoréennes des héros et des dieux ».

« UT si desint vires, tamen laudanda voluntas ».

Traduisons « Honneur au courage malheureux ».

Cette fois, pourtant, le dieu des contingences, qu'il avait si souvent bafoué, prenait sa revanche : elle était cruelle — Grand enfant déçu, privé d'un si beau jouet, il avoue ses « amers regrets ».

N'allez pas penser que cette déconvenue altère sa belle humeur...

Le bruit court, un jour, que le professeur Dubreuil est sur le point de prendre femme...

Mᵉ T. N. Ramachandran, son collègue indien et l'actuel « Deputy General of Archaeology in India », lui fait parvenir ses félicitations. Dubreuil répond immédiatement :

« Oui, je suis marié..... à l'archéologie. Nos enfants sont les découvertes que nous faisons dans nos fouilles et les antiquités auxquelles nous donnons le jour ».

* * *

La recherche et l'étude des fresques bouddhiques ou jains, celle des inscriptions et des monuments, c'est bien joli ! mais cela ne suffit pas à l'activité de Dubreuil et puisqu'il ne peut étudier au loin les grandes migrations, eh bien ! c'est à Pondichéry même qu'il en retrouvera les traces... Il n'oublie pas ses « Romains », ni la « Géographie de Ptolémée » ; mais, sans remonter si haut le cours du temps, la présence de la France aux Indes mérite aussi que l'on s'y intéresse.

N'écoutons pas les gens qui sourient d'entendre l'historien des Pallavas tirer aujourd'hui des sons inattendus d'un nouveau « violon d'Ingres », mais

lisons, dans le « Gringoire » du 22 janvier 1932, l'opinion de Jean Dorsenne. Sous le titre « Une Escale à Pondichéry », il nous parle d'un érudit « animé de la foi qui déplace les montagnes » et qui s'est mis en chasse : « Quelles admirables pièces au tableau ! Il a trouvé, au fond des vieilles maisons, dans des greniers, sous des couches de poussière, derrière des ballots de marchandises, des spécimens de meubles du XVII[e] et du XVIII[e] siècle, véritables merveilles, trésors inestimables, bergères Louis XIV... crédences harmonieuses, Boulles authentiques, pendules, coiffeuses, un ensemble de pièces à faire courir tous les amateurs rue Drouot ».

C'est que le professeur est devenu antiquaire, collectionneur du vieux mobilier pondichérien en voie de disparition, dont il pourrait tirer une fortune à la salle des ventes parisienne mais que, bien sûr, il destine, gratuitement, aux musées.

N'est-il pas curieux de constater une fois de plus chez ce myope, le goût et comme le besoin, le sens aigu de « l'objet » ? Il semble que, d'instinct, son imagination tumultueuse exige, pour ne pas dévier dans son élan, le tremplin du concret. Ainsi, de toute évidence, « l'Histoire du Deccan » prend-elle appui sur le pilier dravidien observé de près dans son évolution...

... Permettez-moi d'imaginer le « Dupleix » de Dubreuil solidement carré, bien à l'aise dans une de ces bergères Louis XIV ou commodément installé, écrivant son courrier sur l'un de ces jolis secrétaires Louis XV en marquetterie.

Le modeste érudit retrouve le goût du grand nabab.

Tous deux apprécient également, en connaisseurs, la noblesse et l'élégance délicatement tortueuse du meuble français, l'habileté un peu naïve de l'artisan tamoul qui tente d'en reproduire la facture.

— En 1932, la réputation de Dubreuil est bien établie dans l'Inde et dans les milieux universitaires anglais et français — Madras le consulte pour le choix de ses jeunes archéologues — On traduit ses livres — Il est sollicité d'écrire pour Cambridge — Le ruban de la Légion d'Honneur va consacrer sa valeur et son désintéressement ; il a 47 ans.

Et soudain, c'est le drame : une typhoïde foudroyante avec complications cardiaques — Une semaine d'affres et d'anxiété : Le vendredi 18 mars, le professeur Dubreuil sait que la mort rôde.

Enfin, peu-à-peu, revient la santé,... Avec elle la joie. Mais l'organisme surmené se vengeait ; Dubreuil va épaissir, s'alourdir, la vieillesse le guette.

Les traits du visage se sont creusés, affaissés — La physionomie respire la bonhomie mais non sans lassitude, davantage de bonté, une pointe de malice.

Dès le début de sa convalescence, il écrit :

« Je vous envoie une photographie qui n'est pas très bien — mais comme je rajeunis de jour en jour, le mois prochain je me ferai faire une meilleure photo.

Sur le bateau on me donnait 47 ans !

A Marseille on me donnait 40 ans.

A Paris, je rajeunis d'un an tous les jours.

Je n'ai déjà plus que 35 ans. J'espère rester à cet âge car il ne faut pas paraître trop jeune.

Il vaut mieux être un homme jeune qu'un jeune homme ; les jeunes gens sont ignorants, peu sérieux, pauvres, inconstants, maigres, avec des cheveux trop noirs ».

Mais, désormais, il lui faudra multiplier les précautions, laisser souvent à d'autres le soin d'explorer des

trouvailles difficilement accessibles. De fait, quelle importance ? Il reste le « découvreur » et puis n'a t-il pas fixé maintenant à Pondichéry-même le centre de ses travaux ?

* * *

Comme il arrive à certains provinciaux amoureux de la capitale, de devenir, le fait est bien connu, plus et meilleur parisiens que les parisiens authentiques, Dubreuil était devenu plus et meilleur pondichérien que beaucoup d'habitants de la cité — Ce n'est pas moi, c'est vous, Mesdames et Messieurs, qui le dites, vous qui l'aviez adopté pour son bonheur et peut être votre gloire.

Il ne cesse de s'intéresser à toutes les manifestations de la vie locale. A preuve qu'on le consulte le jour où la ville délègue à l'Exposition Internationale une... « Reine de beauté »... Spécialiste, il est vrai, des gracieuses fresques pallavas, il a qualité pour désigner « l'Etoile de Pondichéry » !

J'entends dire qu'il ne se désintéresse que de la politique. Il est vrai qu'il ne s'y mêle guère. Et pourtant je puis affirmer que telle est sa connaissance du pays qu'il se permet quelquefois en toute objectivité, avec une respectueuse discrétion, des remarques inspirées par un civisme qu'il avait droit de juger éclairé.

Dans la ville de François Martin, il rêve d'organiser le tourisme et rédige à cet effet un « guide » qui m'a fait, je puis l'avouer, rougir de mon ignorance. L'Ariancoupom y est présenté comme « un fleuve de l'Eden », (et pourquoi pas ?). Je ne dis rien du « Cañon », oui du « Cañon » de Bommeyapaléom qu'il annexe délibérément, sans souci de complications diplomatiques.

A l'entendre,« personne ou presque, à Pondichéry ne connaît l'histoire, cependant si émouvante, de notre ville » ; et de le prouver : saviez-vous qu'à Paris le 6 mai 1788, le roi ayant donné l'ordre d'arrêter un certain Desprémesnil, les gardes, qui le cherchaient au milieu d'une foule de révolutionnaires, s'entendirent répondre « Nous sommes tous Desprémesnil » ? Peut-être ; mais saviez-vous aussi que ce Desprémesnil était un pondichérien, le propre petit-fils de Mme Dupleix ?.

— Pour vulgariser l'histoire trop peu connue de la ville, publier ces images d'Epinal qu'il collectionne avec la joie d'un enfant, Dubreuil médite un musée dont il établit le plan.

Bien plus, c'est de la cité même qu'il voudrait faire une galerie du souvenir.

Il demande une plaque sur la 1re école primaire (autrefois église N. D. des Anges) où fut décrétée dès le 14 avril 1792 « l'abolition des titres de noblesse, armoiries et honneurs qui en sont la suite », il veut remettre au jour la « Bastille Pondichérienne », cette « Prison du Roy » solennellement détruite en mars 93 ; orner d'nn arbre Asoka la place du Gouvernement où trois cipayes, le 3 avril 93, plantèrent un arbre de la Liberté :

« Il faudrait que le peuple sache que la vraie gloire de Pondichéry, c'est moins d'avoir été la ville de Dupleix que d'avoir été la seule ville d'Asie où les grands progrès de la Révolution ont été proclamés en même temps qu'en France. Quelle ville d'Asie, ajoute-t-il, peut revendiquer gloire plus haute ? ».

On sait qu'il ne limite pas l'histoire de Pondichéry aux années de la Révolution. De 1931 à 1939, avec l'érudite collaboration de celui qu'il appelle toujours « le cher frère Faucheux », il fait paraître dans « Le Semeur » des articles qui éclairent le passé de la cité.

Une lettre au professeur Nilakanta Sastri expose la conception que se fait Dubreuil de l'histoire locale.

« Si dans chaque ville demeurait un amoureux de sa propre ville, l'histoire générale de l'Inde par assemblage de toutes les histoires locales en serait de beaucoup facilitée.

S'il est une ville qui devrait être étudiée à fond, c'est bien Pondichéry puisque le professeur Dubreuil y réside ».

Oui, car pour lui, c'est « l'amour de la cité qui suggère l'hypothèse archéologique ».

... Ici, l'esprit critique s'inquiète : quel crédit accorder au savant qui se déclare lui-même ou à peu près, créateur de mythes ?

— Il est vrai que le crâne de ce savant-là fourmille d'idées comme un gopuram grouille de génies et de dieux. Les mythes ne lui coûtent rien, il en a de rechange. Si Dubreuil s'enflamme très vite, il sait ne pas s'entêter.

— Il sait aussi filtrer les hypothèses au crible d'une efficace analyse :

« La synthèse sans l'analyse, ça n'existe pas » déclare-t-il péremptoire.

— Malgré tout, elle est bien étrange son intuition le plus souvent née du cœur. Reconnaissons que l'on ne saurait toujours, dès l'abord, suivre son bel enthousiasme sans quelque abandon du sens critique... mais...

... un jour, à la surprise de tous, et en particulier des gens de bon sens, force est d'avouer :

« Cette fois encore, ce diable d'homme avait raison ! ».

— Un exemple parmi tant d'autres : Sa conviction à propos de l'identité Pondichéry-Podouké fit beaucoup sourire — « Prouver que Pondichéry était un grand port de mer dans l'antiquité, c'est mon devoir

non d'historien mais de citoyen » écrivait-il en 1937 dans la lettre déjà citée — Vinrent les découvertes d'Arikamadou. Monsieur Pattabiramin en conte le détail dans son livre. Dubreuil, l'initiateur comme toujours, le « cher frère Faucheux », leurs éminents successeurs, firent là de bon travail — mais Dubreuil y trouvait surtout confirmation de sa thèse.

Ajoutons qu'aujourd'hui, bien loin de soulever la moindre ironie, l'identification de Virampatnam voire de Pondichéry avec l'antique Podouké du « Périple de la mer Erythrée » et de Ptolémée est reconnue comme « fort séduisante » par les spécialistes.

Et voilà comment, parti cette fois de l'histoire locale, notre collègue apporte une réelle contribution à ce problème des grandes communications, des grandes influences, qui n'avait cessé de le hanter.

* * *

En cette année 1940 où les Français se sentent blessés au plus profond de leur chair et de leur âme, le Professeur Dubreuil remporte encore des victoires.

Son savoir, son indépendance d'esprit, ses qualités d'âme se sont imposés.

Lorsqu'un conflit au sujet de la forme même que doit revêtir la poudja dans les temples de Siva, s'élève entre les prêtres de Vadalur Sabai, c'est le professeur Jouveau-Dubreuil qui est sollicité de donner son avis. La lettre est en date du 28 septembre; elle est signée du président de l'Association des Temples du district du South-Arcot à Cuddalore.

Dans l'abondante et cordiale correspondance, conversation érudite, entre deux esprits supérieurs,

qu'échangent Dubreuil et le Professeur Nilakanta Sastri, grand historien de l'Inde, je lis, de la plume de ce dernier, et en date du 3 juillet :

« Je ne puis trouver de mots pour vous exprimer tous mes sentiments devant le tour pris en Europe par les événements. Vous avez toujours représenté la France pour moi et tout ce qu'il y a de meilleur dans ce grand pays ».

Quel Français peut rêver plus bel éloge ?

* * *

Mais à 55 ans, Dubreuil, physiquement, n'est pas sans éprouver quelque fatigue. Son humeur s'en ressent — Le moindre bruit l'irrite. Ses colères, toujours éphémères mais non moins violentes, se font plus fréquentes... Un jour, il demande son rapatriement.

Déjà, de Trinidad, il écrit : « Je pense beaucoup à vous et à l'Inde. Mais je pense aussi que vous ne m'oubliez pas et que d'ailleurs Pondichéry ne m'oubliera pas ».

Puis, c'est un long silence. A l'écoute de l'histoire Pondichéry n'entend plus son historien.

* * *

Sa fidélité pourtant demeure : En quittant la ville il avait laissé la longue liste de ceux à qui il destinait la première édition de son « Dupleix » dont « la Mission » venait d'achever l'impression.

Depuis longtemps il y travaillait ; mais à mesure que dans son imagination s'ébauchait ce nouveau « nouveau sujet » Dubreuil désirait préciser, mieux connaître le personnage. Ce qui le séduit chez le

conquérant c'est assurément une certaine grandeur, l'originalité des conceptions, l'inventeur d'un véritable « sys tème » dont l'Angleterre devait reconnaître l'efficacité.

Et puis, écrire l'histoire de Dupleix, n'est ce pas donner une suite moderne à « l'Histoire du Deccan » ?

Ainsi s'affirme chez notre collègue, en dépit d'un goût avoué pour le changement, une continuité de vue, de méthode et d'activité, une ténacité, que voila trop, peut être, un caractère spontané, voire impulsif.

La lecture de « François Martin », surtout la traduction récente du journal d'Ananda Rangapillai, divan-secrétaire qui vécut dans l'intimité de Dupleix, lui permettent de répondre à la thèse universitaire de Cultru :

« Dupleix n'a rien prévu, n'a rien dirigé » :

Erreur ! « Dupleix a tout conduit, tout dirigé ».

A la politique du « commerçant factor » ou « fetor » que fut François Martin, il oppose la politique du « Nababisme » que pratiqua délibérément Dupleix. Cette fois, c'est de la Grande Histoire. Dubreuil prend soin de la distinguer de la petite érudition locale.

Lorsque les hasards de la guerre, nouvelle vengeance du destin, obligeront Dubreuil à regagner la France (puisqu'il ne lui fut pas permis de séjourner aux Antilles), il donnera de son livre une seconde édition quelque peu modifiée et refondue. Or, cela n'est pas dans ses habitudes.

* * *
* * *

Nous ne suivrons pas le calvaire de Dubreuil à travers ces années « d'occupation », lorsqu'il eut obtenu sa retraite.

Le froid, la faim, l'anxiété, le désarroi furent aussi son lot.

Sans doute il a ses proches qui l'entourent de leur affection ; mais allez donc apporter le calme à pareil tempérament !

Il choisit à Moux, village perdu, dans la Nièvre, un refuge où souvent il reviendra.

Marseille l'attire parce qu'il subit la hantise de l'Orient perdu « .... ma nostalgie, mon désir de retrouver la chaleur et le soleil, de revoir l'Inde...
... mon désir que cette année soit celle du retour à Pondichéry».

A Paris pourtant, il trouve encore consolation dans le travail. Pourquoi ignore-t-on qu'il existe au moins trois, je dis bien trois livres achevés mais inédits de Dubreuil? un «François Martin» d'abord. Mr. Pattabiramin le vit sceller par la «censure» de Bombay lors du départ de son vénéré maître.

Puis un ouvrage probablement fort curieux et peut-être important à propos de la médecine arabe, son influence sur la science occidentale.

Enfin un «Dupleix», oui, un «Dupleix» !! troisième édition mais qui ne vit jamais le jour, et qui fait état de nouveaux documents jusqu'ici inconnus et découverts par Dubreuil lui-même à la Bibliothèque Nationale.

Il faut le proclamer : la correspondance prouve indubitablement l'existence de ces deux derniers ouvrages.

* * *

Mais la guerre n'en finit pas... Las de se heurter aux barreaux de la cage, Dubreuil tente l'évasion poétique. De son village, il réclame un «Verlaine».

S'il épanche lui même sa douleur, sous une forme un peu «jeune poète» peut-être, c'est que, jusqu'au dernier moment, son âme conserve sa jeunesse :

. «L'avenir promettait merveille et je l'ai cru»
Fortune, bonheur, gloire...mais tout a disparu
Comme un mirage».

— Fin du jour :

«Ou sont les rayons et les gloires
Qui brillaient dans un ciel de sang,
Les arabesques et les moires,
Que le vent traçait sur l'étang ?

— Elévation :

«L'oiseau du soir déjà dans le lointain s'envole
Le jour ne jette plus que d'étranges lueurs
Mais au ciel, tout s'allume...»

Enfin il déchire dans une revue, pour les envoyer à ses amis, les vers d'un contemporain qui traduisent sa propre angoisse humaine :

«... Tant d'hommes perdus sur la route,
Tant de liens brisés entre le cœur et la tête,
Tant de navires en perdition
Avec la neige avec la pluie
Effacer étouffer l'image le souvenir le bruit
Ne plus rien entendre ni voir».

* * *

Au débarquement, les communications sont interrompues. Dubreuil, qui ne s'était jamais remis complètement de sa maladie de 1932, traîne une santé

chancelante. C'est seulement le 6 janvier 1945 que s'élève de la clinique de la Maison Blanche, à Marseille, un appel déchirant :

« Je suis tout le temps dans une solitude totale. c'est une grande charité de venir me voir. Au nom du Dharma, je vous prie de venir »

— 8 mai 1945, de Paris cette fois « Je n'écris à personne, je suis frappé par la maladie comme par la foudre...

Eh ! oui, j'ai fait de grandes découvertes.

Les Romains à Pondichéry, c'est sensationnel.

Mais pour le moment je suis mort... »

Pour lui, l'heure avait sonné de retourner à ce silence de l'éternelle offrande qu'il avait demandé de respecter dans la pouja pendant que montent les vapeurs de camphre.

La Paix enfin renaissante, le professeur Jouveau-Dubreuil entrait dans le repos. C'était le 14 Juillet 1945. Il n'eut pas préféré un autre jour.

Il ne m'appartenait pas de prononcer une critique d'ensemble des ouvrages.

Mais c'est Mr. Filliozat, l'actuel titulaire de la chaire de Langues et Littératures de l'Inde au Collège de France qui nous parle aujourd'hui de cette « œuvre si pleine d'ardeur », de cette activité qui fut si entraînante pour beaucoup d'autres ».

C'est à lui que, quelques mois avant sa mort, Dubreuil déclarait : « Je suis le bienfaiteur des questions qu'on oublie et que je tâche de remettre à l'étude ».

« Il avait bien raison, ajoute l'éminent Professeur ; c'est pourquoi il a été à l'origine de tant de reprises d'études dans le domaine de l'iconographie, de l'épigraphie et de l'histoire ».

Il convenait, Mesdames, Messieurs, mes chers amis, avant de terminer cet hommage, que l'œuvre du professeur Jouveau-Dubreuil fût jugée par ses pairs.

Si pourtant il nous est permis, à nous qui l'avons quotidiennement vu vivre à nos côtés ou qui, depuis un temps, vivons dans son souvenir, d'ajouter quelques mots à ce bel éloge, nous dirons que, sous des dehors dont l'originalité n'est pas sans surprendre parfois, il existe chez Jouveau-Dubreuil une noblesse qui pourrait bien, en définitive, être le secret de cette nature quoiqu'on en dise complexe.

Ce bonhomme est un « grand bonhomme » et tous comptes faits, c'est même, selon la belle et juste expression demeurée pondichérienne : « un grand Monsieur »

Si la contemplation ne semble pas du tout le fait de son exubérante personnalité, il eut, du moins, avec la foi la plus totale et la plus authentique dans les facultés et le destin de l'homme, la plus incontestable, la plus humaine, peut-être la plus belle des saintetés, celle du coeur.

Il y avait du « philosophe » en Dubreuil ; n'a t-il pas écrit : « C'est dans le libre jeu des facultés de l'homme que naît le perfectionnement humain » ? La phrase pourrait être signée de l'enthousiaste Diderot.

Il y avait de « l'honnête homme » aussi, mais il sut, d'instinct, joindre la délicatesse du coeur à celle de l'esprit.

Il y avait bien évidemment chez ce modeste paléographe quelque chose des grands « humanistes » de la Renaissance. Ennemis eux aussi de tout formalisme, de tout conformisme, ils parcourent le monde à la recherche des manuscrits qu'ils traduisent avec le sérieux du savant et la joie du lettré.

Il y avait du « Paladin » — il en présentait la carrure, la générosité,. Un mélange de finesse et de naïveté, parfois même une touche de « démesure » évoquent davantage le Moyen-Age que la réalité contemporaine.

... en bref, un peu de tout ce que la France a produit de meilleur au cours des siècles. Mais n'est-ce pas là ce que disait déjà en 1940 le Professeur Nilakanta Sastri ?

Il y avait encore du poète, de l'artiste, une intuition qui confine au génie.

... Je n'en finirais pas d'énumérer les ressources de cette riche nature.

Si ses dons exceptionnels lui eussent éventuellement assuré de plus grandes destinées, une telle surabondance de vitalité pouvait, par contre, étouffer son génie — ainsi la jeune végétation dépérit-elle, en forêt vierge.

Caractère impulsif, Dubreuil sut pourtant acquérir assez de maîtrise pour discipliner des tendances des dispositions souvent contraires, leur faire produire des fruits, les porter à maturité.

Cette tâche, il l'accomplit dans l'enthousiasme, dans l'amour. Elle est le vrai chef-d'œuvre de cet homme étonnant.

Et c'est finalement grâce à sa modestie qu'il est digne de la gloire, lui qui a si bien mérité d'un grand pays, l'Inde, de l'Université Française et de Pondichéry, sa petite patrie d'adoption.